

Une Sultane qui devient Bourgeoise

Venise, octobre.

La littérature avait fait de Venise le dernier refuge de ceux dont la sensibilité est la plus extrême, les artistes et les névrosés. Cette saison, la dernière élégance exige que l'on possède un palais à Venise. Dès le 15 septembre, il est indispensable, pour le bon ton, de se montrer, l'après-midi, sur le Grand Canal ou sur la terrasse du Lido, et, le soir, de manger des glaces, au café Florian, sur la place Saint-Marc.

Sommes-nous donc devenus tous si artistes ou si névrosés que nous éprouvions le besoin de promener nos loisirs là où Musset et George Sand promèneraient leurs désespérances nerveuses ? On pense généralement que Venise exhale encore une volupté spéciale, volupté cérébrale, volupté paludique. Des merveilles architecturales menacent chaque jour de s'écrouler sous la lagune. Une œuvre de mort, d'autant plus cruelle qu'elle est plus lente, dit-on, s'accomplit avec ces eaux, qui usent incessamment les marbres et les mosaïques.

En réalité, ce soir, pour trouver la Venise qu'on s'imagine et qui fut longtemps la seule Venise, je suis obligé de presser mon gondolier de gagner vivement les canaux, étroits et obscurs, qui vont de Santa Maria del Formosa à San Giovanni e Paolo. Dans ces ruelles désertes, quelquefois malodorantes, la gondole passe silencieusement. A chaque tournant, pour éviter une collision possible, le gondolier pousse un cri rauque, auquel seul l'écho répond. Les eaux sont lourdes. La gondole, qui s'incline sur elles, avec une attitude câline, les ride à peine. Les ponts que je franchis sont bas. Aux fenêtres des palais, transformés en taudis, des loques multicolores pendent. Je devine aux murs des fresques, dont seuls apparaissent encore quelques lambeaux lamentables. L'étrange bercement de droite à gauche qu'ont les gondoles dépose le rêveur aux évocations en le plongeant dans une demi-somnolence. Je retrouve ici la Venise qui brisa une à une toutes les forces de Léopold Robert jusqu'à son suicide.

Mais là-bas, sur le Grand Canal, sur la place Saint-Marc, Venise n'est plus qu'une admirable station balnéaire. Des bateaux-mouches passent régulièrement, qui vont à la gare. Des canots automobiles se croisent avec des sons, de trompe. Le palais d'Othello est occupé par un hôtel. Des réclames s'étalent sur les balcons d'où les belles patriciennes regardaient le cortège doré du Bucefale. Les anciennes résidences des Doges appartiennent à des antiquaires et à des industriels, qui ne refont les mosaïques de leurs façades que pour y inscrire leurs noms et leurs prix courants. On ne respecte pas les montagnes de la Suisse. On ne pouvait pas respecter la Venise des artistes.

Trois fois par semaine la place Saint-Marc est illuminée de cent mille lampes. Les dentelles architecturales des Procuraties disparaissent sous les cordons de feu, qui les dessinent scintillamment en les réduisant à des travaux d'enfant. Des projections sont faites sur les principaux monuments. En face du palais ducal, San Giorgio Maggiore et la Madonna della Salute émergent de la nuit comme des palais de carton destinés à jouer un rôle dans une fête nautique où le bouquet consiste en un incendie général.

D'Autriche, d'Allemagne, d'Amérique, on accourt pour se pâmer devant ce spectacle. Les pigeons de Saint-Marc s'effarent de tant de lumières. On peut les voir s'enfuir des corniches de la basilique qui leur servent de nids et s'élever très haut dans le ciel pour retrouver la nuit. Personne ne comprend que ces oiseaux sont les meilleurs amis de Venise.

Les magasins sont, bien entendu, devenus innombrables. On ne vend plus seulement, dans la « Merceria », les dentelles fameuses et les verreries de Murano. On vend encore, et surtout, de la pacotille, des verroteries qui sembleraient ne pouvoir servir qu'à l'exportation coloniale, mais que les Allemands se disputent. Certains bijoutiers de la rue de la Paix ont des succursales place Saint-Marc. Il y a des clients pour les colliers en verre coloré à trois sous et pour les diadèmes en diamants à deux cent mille francs.

Venise, station balnéaire, mérite sa vogue. Le climat y est délicieux. Les couchers de soleil y sont incomparables. Et surtout la vie quotidienne y est empreinte d'une continuelle élégance.

Les personnalités sont à Venise « en représentation ». Généralement, ce n'est pas pour leur déplaire.

Lorsque l'une d'elles s'apprête à prendre possession de son palais, tout Venise en est prévenu par ce fait que des peintres s'empressent de repeindre à ses couleurs, de chaque côté du peron, les poteaux qui sortent assez haut de la lagune et qui permettent d'amarrer les gondoles.

L'incognito ne se pratique pas à Venise. Une grande dame qui apparaît sur le Grand Canal est aussitôt reconnue. D'abord elle a sa gondole propre, noire selon la règle, mais décorée intérieurement de sculptures dorées caractéristiques. Et ensuite elle a ses gondoliers particuliers. Ceux-ci sont toujours vêtus

en matelots, blancs ou bleus, mais ils ont une énorme ceinture qui retombe le long de la jambe. A la couleur des ceintures, on sait de loin le nom de la maîtresse du bord.

A l'intérieur de Venise, les élégantes rendent leurs visites en gondole. Les petites dentellières, qui n'ont pour se montrer coquettes qu'un long châle, une coiffure traditionnelle et des souliers vernis, s'arrêtent souvent pour remarquer avec quelle grâce désinvolte les Françaises de Venise abordent au quai des Esclavons. On croirait véritablement que celles-ci sont patriciennes de race.

Lorsqu'elles doivent faire de plus longues excursions, elles prennent le canot automobile.

Plus d'autos ! Plus de chevaux ! Quel changement agréable ! Les palais sont immenses. Ils seraient bien peu pratiques en hiver. Mais on ne les habite point alors. Quelle joie pittoresque de se recevoir dans ces conditions ! Evidemment, si Byron, si Musset, si George Sand, si Léopold Robert, si Wagner avaient le privilège de revivre, ils hâteraient longtemps avant de reconnaître leur Venise. Ils s'imaginaient qu'un jour cette belle sultane disparaîtrait sous les flots et qu'elle survivrait au moins avec son image intacte dans le souvenir des rêveurs. Mais on reconstruit sans se lasser les palais de Venise. L'Adriatique recule au delà du Lido. Chaque année de nouveaux canaux se dessèchent. La belle sultane engraisse. C'est une déplorable façon de mourir.

Albert Acremant.

Excelsior commencera demain son nouveau feuilleton :

L'Amour marié

PAR

M. ERNEST GAUBERT

Dans cette œuvre, vivante et colorée, nos lecteurs trouveront une intrigue passionnante se déroulant au milieu de tragiques émeutes à Barcelone.

FEUILLES VOLANTES

Le fusil de Théodore de Banville

C'est à propos de la reprise du *Baiser* à la Comédie-Française. Elle redonne de l'actualité à ce fusil de Théodore de Banville qui est accroché au mur de la chambre du bon poète Jacques Richépin, là-bas, dans cette île Tristan qui défend Douarnenez.

Banville, le doux Banville, avait exprimé le désir impérieux d'être chasseur comme tout le monde, et sa femme, qui l'entourait de soins tendres, lui fit un jour la surprise d'un superbe fusil damasquiné et d'un chien primé pour son flair.

Le petit père Toto — on appelait ainsi le poète dans la famille — partit donc un matin pour ne plus jamais aller à l'école, toute pleine d'arbres aux feuilles d'or. Le temps était gai, le soleil chauffait les feuilles jaunies des chênes et des ormes ; quant aux boureaux, ils se contentaient d'être argentés pour ne pas donner de démenti aux tableaux de Corot.

Le poète s'assit sur un tertre, regarda et admira... Le chien, déjà fidèle, ne quittait pas son maître et, le nez quêté, interrogeait l'horizon... Les perdreaux, les faisans, les lièvres avaient eu peur tout d'abord, mais ils comprirent vite que ce n'était qu'un poète, c'est-à-dire un ami qui venait tranquillement se reposer dans leur bocage, et ils reprirent vite leurs petites occupations coutumières.

Alors, le grand Banville, ivre de poésie, crayonna des vers dans le plus somptueux des décors ; la nature lui avait été organisée un cabinet de travail tendu de ses tapisseries les plus fournies avec *alendours* d'oiseaux, comme dans les Gobelins de prix... Seul le chien méprisait son patron et lui tirait une langue hâlante.

Au coucher du soleil, le poète rentra chez lui, escorté des pâles contours des fées Urgèle et Titania.

On s'étonna de ne rien trouver dans son carnier. La cuisinière comptait sur un faisceau ou sur un lièvre, tout au moins... L'excuse : « Que voulez-vous ? Je n'ai pas eu le temps de me reconnaître ! J'ai été distraité par les chansons des oiseaux, par la royale promenade des faisans dorés, par les gamineries des lapins. »

Et il se mit à travailler au *Baiser*. C'est de l'histoire.

Quelques jours après, Antoine, venait lui demander un acte en vers : Banville regarda l'intrus : « Savez-vous dire les vers, mon ami ? — Oui, maître, je vais vous réciter tout *Grimoire*. — Et pour quel théâtre, cet acte ? — Pour un théâtre qui n'existe pas, imaginez-vous une salle au fond du passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts, je louerai des chaises... mais peut-être me prêteront-ils un soir la Gaité-Montparnasse ? En tout cas, vous serez joué par des jeunes gens qui aiment les vers... vos vers... »

Alors, Banville n'hésita plus... il lui donna le manuscrit.

Et le fusil ?

Vingt-cinq ans après, c'est-à-dire il y a quinze jours, le fils d'Antoine le décrochait du mur de Jacques Richépin et il allait chasser dans l'île Tristan.

Mais, toute réflexion faite, il n'a pas osé tirer.

MAURICE VAUCAIRE.

La Caricature étrangère



— Tu y a-t-il, mon amie ? Vous avez l'air terrifiée ? — J'ai peur ! J'ai peur ! Le fromage nous suit... (Extr. du *London Opinion*.)

NOS GRANDES ENQUÊTES (1) Quel est l'avenir de la musique française ?

Il semble qu'on puisse conclure de notre enquête que la musique française est à l'heure actuelle la plus variée qui soit au monde.

L'intérêt d'une enquête comme celle qui vient de se terminer dans les colonnes d'Excelsior, touchant le présent et l'avenir de la musique française, réside assurément dans la diversité des opinions qui s'y rencontrent. Peut-être serait-ce donc en faussant le caractère et en altérant la vérité que de vouloir coudre que coûte ramener à un petit nombre d'idées générales et communes, sous forme d'une conclusion bien arrêtée, les consultations qui nous ont été données avec autant de bonne grâce que de compétence.

On remarquera toutefois qu'en art les opinions diffèrent moins que les œuvres. En art, ou du moins chez les artistes ; quant aux critiques, c'est autre chose ; l'intransigeance et l'absolutisme sont parfois leur seul moyen pour jouer à l'originalité. Mais un artiste véritable s'affirme suffisamment dans ses œuvres — avec quelle concision et quelle force M. Camille Saint-Saëns vient de nous le rappeler ici-même — pour avoir besoin de nier dans ses jugements. Un artiste doit être, au contraire, accessible à toutes les formes de la beauté. Ainsi, au cours de notre enquête, avons-nous vu M. Vincent d'Indy, qui n'est certes pas un « mélodiste » au sens courant de ce terme, proclamer la prééminence de la mélodie ; ainsi avons-nous entendu M. Albert Roussel, artiste fort distingué, mais qui ne donne pas précisément l'idée d'un joyeux drille, appeler de ses vœux un opéra-bouffe de copieuse et pétulante gaieté.

Par cet éclectisme, naturel aux artistes dignes de leur art, s'explique l'optimisme unanime qui s'observe dans l'enquête d'Excelsior.

Des esprits chagrins traiteraient cet optimisme de professionnel ; ils nous rappelleraient en souriant l'excellent M. Josse : « Pourrait-on, diront-ils, attendre que des musiciens français fissent le procès de la musique française ? Vous nous la baillez belle : allez-vous demander à des médecins d'annoncer la faillite de la médecine ? »

Or, l'optimisme de nos musiciens semble justifié. On peut, sans tomber dans une complaisance chauvine, affirmer que la musique française est, à l'heure actuelle, la plus variée qui soit dans aucun pays du monde. M. Camille Saint-Saëns, par exemple, dans une alerte vieilliesse dont l'activité semble narguer les ans et défier ou démentir les dates, est aujourd'hui sans rival pour maintenir le drapeau international de l'atticisme académique (prenez cette épithète, je vous en prie, dans le meilleur sens). A sa droite, M. Vincent d'Indy représente mieux que personne, avec une double autorité d'artiste et de chef, une sorte de parnassisme technique, tandis que de l'autre côté M. Debussy figure avec une originalité absolue la fantaisie dans ce qu'elle a de plus subtil, de plus capricieux, et, en apparence, de plus incertain. Je ne pense pas que le « verisme » ait jamais donné en Italie aucune œuvre qui sache imiter la vie d'aussi près que le fait M. Gustave Charpentier dans *Louise*. Pour être moins représentatif d'une école, d'une tendance, d'une formule, d'une esthétique bien tranchée, ce ne sont point seigneurs négligeables que les Fauré, les Bruneau, les Dukas, les Florent Schmitt, etc.

Voilà pour le présent. Quant à l'avenir, on n'en peut préjuger que dans la mesure où il est solidaire du présent et éclairé par lui sur une toute petite zone, comme une paire de phares, à l'avant d'une automobile rapide, jette sa lumière sur une étroite tranche de route vite dévorée. L'art n'est pas comme l'astronomie : on y va de surprise en surprise, et cette surprise y fait loi. Rien ne permettrait, il y a quinze ans, d'annoncer l'apparition au firmament artistique d'une sensibilité aussi neuve que celle de M. Debussy et d'une œuvre telle que *Pelléas*.

Aujourd'hui, l'influence accablante du wagnérisme, l'influence nébuleuse du symbolisme, l'influence grave, mais un peu maussade, de César Franck, sur la musique française, semblent avoir fait leur temps. A l'exemple des arts plastiques, rallumés, si j'ose dire, par l'école impressionniste d'hier (et si bien flamboyants avec l'école décorative d'aujourd'hui que les pompiers ont cru devoir intervenir l'hiver dernier), la musique française semble revenir à plus de joie et à plus d'éclat. Pour rebaisser cette joie et cet éclat, elle semble faire volontiers appel au secours de la lumière, de la couleur, du geste ; la vogue de certaines entreprises théâtrales récentes a-t-elle provoqué ce mouvement ? L'a-t-elle seulement favorisé ? Je ne me fais point fort d'en décider ; moins encore pourrais-je dire si ce mouvement est appelé à se développer ou à se continuer.

Tout ce que l'on peut assurer, c'est que notre musique française montre dans le présent assez de force pour que l'on puisse avoir confiance dans son avenir. Comme pronostic, c'est un peu vague, je le sais ; mais, comme diagnostic, c'est satisfaisant.

Jean Chantavoine.

Un couple parisien se suicide au Havre

Le Havre, 11 octobre (De notre correspondant particulier, par téléphone). — Mme Thérèse, logeuse, 25, rue Bazan, avait joué, jeudi après-midi, une chambre au troisième étage, à un couple qui se fit inscrire sous les noms de Albert Laurent, trente-quatre ans, et Julie Constant, trente-deux ans. Or, ce matin, en ouvrant la porte de cette chambre, on trouva les deux localitaires asphyxiés dans leur lit. Au milieu de la pièce se trouvait un réchaud contenant encore quelques débris de charbon de bois. Le commissaire de police du deuxième arrondissement se rendit sur les lieux pour les constatations. Sur la table de nuit, il découvrit un billet ainsi conçu : « J'ai le regret de vous faire de la peine. Nous mourons courageusement. — PISQUET, 53, rue Souffroy, Paris-Batignolles, JEANNE CONNAN. »

(1) Voir Excelsior des 7, 8, 9, 10 et 11 octobre.

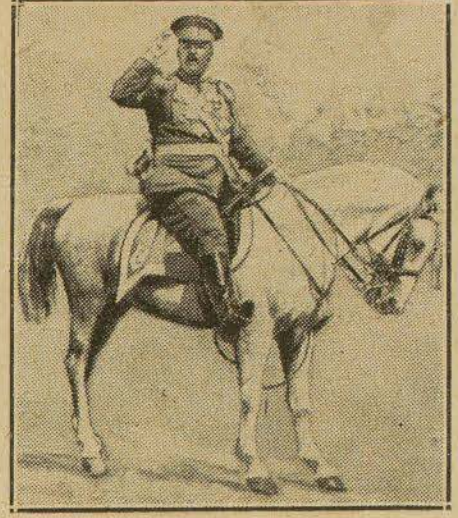
LE CONFLIT BALKANIQUE Heures d'angoisse

Les Monténégrins Les Grecs vont Bulgares et Serbes L'Autriche-Hongrie sont victorieux entrer en campagne sont prêts au combat est inquiétante

Journée franchement pessimiste, hier. L'opinion publique n'a pas dissimulé ses inquiétudes. Et cela résultait des paroles prononcées par le comte Berchtold, la veille, devant les délégations austro-hongroises :

« Notre politique dans les Balkans, avait-il dit, n'est pas une politique de conquête. Mais cela ne veut pas dire que nous ne nous intéressions pas aux événements qui se produisent dans cette région. Nous avons, dans la péninsule balkanique, des intérêts vitaux, et nous sommes résolus à les défendre, quoi qu'il arrive. »

Paroles inquiétantes puisqu'elles révélaient de la part de la monarchie austro-hongroise la volonté formelle de ne se soustraire à aucune éventualité, si



GÉNÉRAL VUKOTITCH, généralissime de l'armée monténégrine.

grave soit-elle, dans le cas où la question du sandjak de Novi-Bazar viendrait à être en jeu.

Ainsi donc, l'Autriche-Hongrie fait des réserves pour l'avenir, et ce sont ces réserves qui expliquent le langage menaçant tenu par quelques journaux viennois vis-à-vis de la Russie.

Que devient alors, dans ces conditions, le concert européen, que l'on a eu tant de mal à réaliser ces jours derniers ?

Chose curieuse, la presse, dont c'est le devoir, à l'heure actuelle, d'aider aux efforts que tente la diplomatie pour maintenir la paix grâce à une union, tout au moins momentanée, des puissances, semble profiter des circonstances présentes pour attiser les querelles, éveiller les méfiances.

A Paris, certains journaux se plaisent à rejeter sur l'Angleterre la responsabilité du conflit balkanique ; à Berlin, sur l'Autriche-Hongrie. Ces polémiques ont-elles une nécessité en ce moment ? Certainement non. Il n'y a place qu'au recueillement et à l'union.

En attendant, dans la péninsule balkanique, on n'ose même plus prononcer le mot de paix. Tout est à la guerre. Une information lancée par les journaux allemands assurait, avant-hier, que la Grèce ne nourrait aucun enthousiasme guerrier et cherchait un moyen de se retirer de la confédération balkanique. Or, on annonce d'Athènes que la mobilisation et la concentration des troupes s'opèrent avec la plus grande rapidité et que proche est le moment où l'armée hellénique entrera en campagne pour se porter probablement sur Janina.

La victoire des Monténégrins n'a fait qu'accroître l'élan belliqueux des Etats balkaniques. En Serbie et en Bulgarie, la concentration s'achève.

Quant à la Turquie, elle n'a pas encore répondu à la note collective des puissances ; mais sa résolution d'avoir recours aux armes est plus manifeste que jamais. L'Europe est face à face aujourd'hui avec l'inéluctable. — JEAN MENEVAL.

LA GUERRE

CETTIGNE, 11 octobre (Par dépêche). — Des nouvelles arrivées de la frontière annoncent que les Monténégrins ont occupé la position de Detchich, sur laquelle les Turcs avaient élevé une série d'importantes fortifications, et ont commencé à bombarder les hauteurs environnantes pour en chasser les ennemis et permettre la marche en avant du gros des troupes sur la route de Touzi à Scutari.

La résistance des Turcs a été des plus acharnées, mais enfin leur centre a été défoncé et ils ont dû se retirer. Les Monténégrins tentent en ce moment d'envelopper les deux ailes et d'empêcher l'ennemi en déroute de se replier sur Scutari. Le combat continue sur toute la ligne. Une colonne monténégrine, d'autre part, sous les ordres du ministre de la Guerre, général Martinovic, s'approche de Scutari par la voie d'Antivari et de Dulcigno.

Cette colonne a soutenu plusieurs combats près du fleuve Boiana, et les Monténégrins se sont emparés de plusieurs blockhaus en dégageant ainsi la route sur Scutari.

De leur côté, les Turcs préparent féverement la résistance. L'ordre a été donné de concentrer à Scutari toutes les forces turques qui se trouvent dans la région, et le commandant ottoman a sollicité l'envoi des renforts. Si les Monténégrins veulent s'emparer de Scutari, ainsi qu'ils paraissent en avoir l'intention, ils auront une tâche des plus ardues, car Scutari, non seulement est fortement gardée, mais son importante artillerie et sa position naturelle constitueront un obstacle des plus sérieux. L'on considère que de 40 à 50,000 hommes sont nécessaires pour mener à bien cette entreprise. Les Monténégrins comptent sur le concours des Matissores pour augmenter leurs forces à cet effet. Il paraît d'ailleurs que les Albanais chrétiens ont déjà prêté leur aide aux Monté-

négrins, et plusieurs détachements turcs chargés de la protection de l'arrière-garde ont été attaqués et ont subi des pertes.

Les Monténégrins s'emparent du fort de Schipcanik

PODGORITZA, 11 octobre (Dépêche Havas). — Les Monténégrins ont pris d'assaut, dans la soirée, la fortification turque de Schipcanik, entre Detchich et la ville de Touzi. Les deux adversaires ont donné des preuves émouvantes de leur héroïsme.

Chez les Monténégrins règne un esprit joyeux, causé par les deux brillantes victoires de Detchich et de Schipcanik.

Assez tard dans la soirée, le roi a reçu à son quartier général le commandant turc de Detchich, qui a été transféré avec ses soldats à Podgoritza.

Les Turcs auraient repoussé une attaque bulgare

CONSTANTINOPLE, 11 octobre (Dépêche Havas). — Un communiqué du ministère de la Guerre annonce que les troupes turques ont repoussé les attaques des Bulgares contre le blockhaus de Sogoutchouk-Banik, dans la zone de Dospet.

Les Bulgares ont renforcé leurs postes de Mevdouchlepe et de Yadi-Yourda, dans la zone de Tunnach. Les Turcs ont pris des mesures en conséquence dans cette région.

Le roi Ferdinand de Bulgarie prend le commandement des troupes

SOFIA, 11 octobre (Dépêche Havas). — La concentration continue ; elle se poursuit activement, surtout vers Tirnovo. On dégageait la région voisine de la Roumanie. Le roi a assumé le commandement en chef des troupes ; il s'est adjoint le général Savoff et a nommé le général Fitcheff chef d'état-major.

La démarche des puissances

La réponse de la Turquie

CONSTANTINOPLE, 11 octobre (Dépêche Havas). — Le bruit se répand que la note des grandes puissances sera examinée définitivement au Conseil des ministres de demain.

D'après les journaux, le Conseil des ministres d'hier a pris connaissance d'importantes dépêches des ambassadeurs de Turquie à Vienne, Paris, Saint-Petersbourg et Londres, et a transmis à ces ambassadeurs les instructions nécessaires.

Ce que sera la réponse bulgare

SOFIA, 11 octobre (Dépêche Havas). — On n'était pas encore, à 10 heures du matin, arrivé à une entente complète touchant la teneur de la note des Etats des Balkans, en réponse à la démarche austro-russe. On croit que cette réponse ne se produira que demain. Suivant ce qu'on rapporte dans les milieux bien informés, la réponse contiendrait entre autres demandes celle de l'autonomie administrative pour tous les vilayets d'Europe et aussi celle d'un contrôle commun des grandes puissances et des Etats des Balkans. Ces requêtes seraient communiquées simultanément à la Turquie par une note. Quelques jours après, un ultimatum suivrait probablement.

Se battra-t-on dans les airs ?

Les pays en présence ont une flotte d'aéroplanes

Vingt appareils sont partis à destination de la Bulgarie. Telle est la nouvelle qui circulait hier. Et aussitôt la question s'est posée : « Que vont faire les aéroplanes à la guerre ? »

Ce sera la première fois que deux armées en présence auront à leur disposition une flotte aérienne organisée et il sera curieux de voir aux prises les pilotes turcs et bulgares.

Nous savons que de nombreux officiers de ces deux nations ont fait leur apprentissage en France : à l'aérodrome d'Ennauville-Pelterie, une dizaine de Turcs passèrent leur brevet ; la maison Blériot fit l'instruction de plusieurs Bulgares, ainsi que les maisons Deperdussin et Farman. D'autres écoles se partagent les autres débutants.

Blériot a livré quelques monoplanes à la Bulgarie. Il en construit en ce moment qui lui ont été commandés. De même chez Farman, chez Rep, chez Deperdussin, etc.

En outre, la Serbie, la Roumanie et la Grèce, qui pourraient prendre leur part dans le choc des deux nations en présence actuellement, comptent de nombreux pilotes militaires. Mais il semble qu'à l'heure actuelle, le pays le plus menacé puisse être la Turquie. Sa flotte aérienne est plus puissante et mieux organisée, semble-t-il, que celle de la Bulgarie. On ne peut donner de chiffres, ces Etats possédant également des appareils allemands et autrichiens et ayant sans doute des aéroplanes hors d'usage parmi ceux qui leur ont été livrés.

Nous aurons ainsi une répétition bien minime du spectacle redoutable que pourrait être la guerre dans les airs, mais il sera intéressant de suivre les évolutions des aviateurs en présence et de tirer des conclusions de ce qu'ils ont fait et de ce qu'ils auraient pu faire. — JACQUES MORTANE.

CHAPEAUX
Leon
3 GRANDS PRIX
LONDRES, BRUXELLES et TURIN
pour leur chic impeccable
et leur légèreté incomparable.
RHUM NEGRITA
reconnu le meilleur
RHUM NEGRITA